

Ces messieurs ont l'air de se raconter entre eux les *Nibelungen* : ils chantent tour à tour, quand l'un a fini l'autre commence avec un accompagnement de l'orchestre, dont les dessins s'arrêtent toujours à moitié chemin. Le principal personnage, le nain Mime, ne quitte pas la scène un seul instant pendant une heure et demie, il cause tantôt avec Wotan, tantôt avec Siegfried, quand il ne se parle pas à lui-même. Jamais on n'entend deux voix à la fois : c'est de la déclamation musicale, mais du théâtre, jamais.

On ne se figure pas à quel point cet exercice devient fatigant. Aussi, le premier acte, moins la forge de l'épée qui le termine, est purement assommant, je ne trouve pas d'expression plus douce.

Dans le prélude du deuxième acte, reprise des grognements. L'affaire se corse. Siegfried, qui n'a peur de rien, se couche à l'ombre d'un chêne pour guetter le dragon. Ici se place un morceau admirable l'orchestre exécute un morceau merveilleux qu'on peut appeler *la symphonie de la forêt* ! une rêverie d'une impression exquise qui vous envahit, vous empoigne.

Oui, je le répète, cette symphonie est une petite œuvre d'art comme Wagner ne les prodigue malheureusement pas dans les *Nibelungen*. Je ne décolère pas depuis que j'entends de telles beautés d'un homme qui tantôt me transporte et tantôt me plonge dans un si cruel ennui par la musique de l'avenir. Cette symphonie n'a rien à faire avec l'avenir : elle est de tous les temps, c'est jeune, frais, délicieux !

A cet enchantement succède aussitôt une scène de Guignol des plus ridicules. Le Bass-Tuba annonce que le dragon sort de sa caverne, le monstre est énorme, de ses naseaux sort une épaisse fumée, l'intépide Siegfried s'avance, le dragon commence à chanter, le ténor lui répond, une conversation s'engage entre le chanteur et cette masse de carton peint, puis une lutte ; le dragon tombe frappé au cœur, mais, avant de mourir, il chante un morceau pour annoncer à Siegfried qu'il mourra comme lui. M. Wagner a trouvé un truc pour nous faire croire que c'est le monstre qui chante et non l'artiste caché derrière, le monstre, grâce à ce truc, ouvre et ferme la gueule en mesure et roule des yeux. Il n'est pas possible de voir une chose plus insensée au théâtre. Vous croyez peut-être que le public ri ? Point ! il a donné quatre cents francs pour entendre à Bayreuth le grand art, et il n'en aura pas le démenti.

Le dragon mort, la symphonie de la forêt continue, et cette fois les oiseaux s'en mêlent pour dire à Siegfried que la plus belle des femmes dort au milieu de la montagne en feu. Mais cette reprise ne vaut pas le commencement.

Le troisième acte commence par un suprême ennui. Le dieu Wotan s'en charge.

Siegfried arrive sur la montagne où dort la Walkure, le réveil de l'amazone est étonnant. L'orchestre exécute un accord fait par les instruments en bois et les cors, puis une grande tenue de tout l'orchestre *piuissimo*, pendant laquelle les harpes exécutent un grand arpège auquel succèdent des accords, tandis que les violons divisés font une tenue en sons harmonieux.

C'est clair, n'est-ce pas ? Vous n'y comprenez pas un mot ? Moi, par davantage.

La soirée d'hier a un peu réchauffé le public, mais il faut que M. Wagner renonce à son rêve de faire tous les ans jouer sa trilogie sur son théâtre de Bayreuth, son poème est tellement fou et son œuvre à ce point bourrée d'insensisme qu'il ne trouvera plus jamais un public pour ses fêtes artistiques. D'ailleurs, il y a une autre question. La première donne un déficit de quatre cent mille francs, qui les payera ? Il paraît que ce ne sera pas le roi de Bavière. Le seul espoir de l'entourage de Wagner est que l'empereur d'Allemagne paie les quatre cent mille francs et subventionne le théâtre modèle pour les années suivantes. Mais il est plus que douteux que l'empereur, qui est un esprit positif, donne une telle somme et prennent de tels engagements pour encourager M. Wagner dans ses rêves irréalisables, car aucun théâtre ne pourra jouer ces longs opéras

sans faire des coupures, et Wagner n'y consentira jamais ; il ajoutera plutôt quelques animaux et deux ou trois heures de musique.

Tout à côté du théâtre est située une maison de fous. Vous comprenez que la plaisanterie est si facile que je ne la risquerai jamais.

Toutes ces plaisanteries n'empêchent pas Wagner d'être un grandissime artiste quand il n'est pas le plus dangereux des insensés. Ses imitateurs lui prendront ses défauts sans le talent, et c'en sera fait de la musique dramatique en Allemagne et peut-être partout ailleurs. En attendant M. Wagner n'est pas fier, il se montre volontiers au peuple, il vient s'asseoir au premier rang des fauteuils ; il soupe quelques fois comme un simple mortel au restaurant, en face de son buste orné d'une couronne de lauriers ; il ne craint pas d'avantage d'aller prendre son bock dans une brasserie.

L'empereur d'Allemagne est parti après *la Walkure*, le comte Andrassy est venu. Je renonce à vous donner les noms marquants de cette foule bariolée qui encombre Bayreuth. C'est M. Niemann qui a fait le plus joli mot de la saison. Le premier acte de *la Walkure* représente un intérieur, un immense feu flambe dans l'âtre, et pour rendre l'illusion plus complète, M. Wagner a demandé au machiniste d'y ajouter des nuages de fumée qui incommodaient le ténor à ce point, qu'à la dernière répétition générale, il a dit au maître des maîtres :

— Pardon, est-ce que vous ne pourriez pas faire supprimer la fumée ?

— Jamais, répondit M. Wagner, de même qu'il n'y a pas de fumée sans feu, il n'est pas de feu sans fumée.

— Mais cette fumée m'empêche de chanter.

— Vous chanterez quand même ; la fumée est nécessaire à l'ensemble de mon œuvre d'art !

— Dans ce cas, fit M. Niemann, rien de plus facile que d'arranger l'affaire, faite chanter la cheminée, c'est moi qui fumerai !

En somme, la main sur la conscience, voici le résumé des trois premières représentations, deux succès d'estime et un succès agréable, mais vu les prétentions de Wagner, une grande désillusion.

Le public allemand entend depuis quinze ans des fameux *Nibelungen*, les fanatiques, je ne parle pas des mamelucks du maître, mais des gens de bonne compagnie qui sont sincères, avouent sans détour leur découragement.

En somme, voici le résultat absolu : le maître des maîtres est discuté même par ses partisans : cela ne lui était pas arrivé jusqu'ici.

Richard Wagner finira par mettre l'histoire universelle en musique en vingt-quatre opéras. Déjà, me dit-on, il travaille depuis longtemps à une nouvelle série de drame lyriques, mais comme il ne l'aura pas terminée avant une quinzaine d'années, il n'y a rien à craindre pour le moment.

Hier soir, dans le banquet qui lui a été offert, Wagner a fourni des explications sur les paroles qu'il avait dites l'avant-veille au théâtre.

« La France et l'Italie, a-t-il dit, ont une musique nationale. Notre but est d'en créer une à l'Allemagne. »

Beaucoup de discours ont été prononcés ; tous contenaient l'éloge hyperbolique du maestro.

Celui-ci, spectacle comique, a parcouru la salle du festin et circulé au milieu des invités, le front ceint d'une couronne de lauriers en argent.

Après ce couronnement, Wagner a porté un toast à Liszt, qui, à Paris, l'encouragea pendant l'exil.

Après cet échange de compliments, Liszt et Wagner se sont embrassés en pleurant.

Le conseil municipal a voté l'érection d'une statue de Wagner sur une des places publiques de Bayreuth.

Le mouvement d'enthousiasme à la tête duquel se distingue la comtesse de Schlemnitz est soutenu surtout par le public venu de Berlin. Mais les spectateurs impartiaux ont perdu la plus grande partie de leurs illusions.